

CINÉMA

Un film en « copaternité »

SUITE DE E 1

une saveur documentaire. Cette particularité déroute certains spectateurs et réussit même, parfois, à confondre des professionnels. Comme ce projectionniste de l'ONF qui, après une première projection, est venu s'informer de la maladie qu'avait eue Jean Beaudry (qui tient le rôle de Jacques) et s'il allait mieux maintenant...

LUC PERREAULT

« Je suis content d'une telle réaction, souligne ce dernier, parce que, en défendant ce projet pour obtenir de l'aide financière, nous soutenions que la vidéo rend le témoignage de Jacques plus plausible. On nous répondait que la vidéo, c'était pas beau, que c'était pas bon. Nous, nous disions que nous voulions utiliser la vidéo dans ce qu'elle a de fort. C'est un médium beaucoup plus froid que le cinéma. Donc ça rend beaucoup plus l'aspect de la réalité. »

Il y a eu plusieurs versions du scénario et quatre synopsis différentes. L'avant-dernière synopsis à elle seule a inspiré quatre scénarios différents.

« À chaque fois qu'on le réécrit, rappelle Beaudry, on apprend à écrire des scénarios de fiction. Je pense que la dernière version est vraiment meilleure que toutes les autres. »

Le partage des tâches a amené François Bouvier à assumer la mise en scène pendant le tournage pendant que son collègue interprétait le rôle de Jacques. (Ce dernier avait tourné, huit ans plus tôt, dans *La Maison qui empêche de voir la ville* de Michel Audy.)

« C'était un projet à deux, explique Bouvier, une écriture à deux. Avant que la décision ne soit prise de faire jouer le personnage de Jacques à Jean, on s'enlignait sur une façon de faire pour qu'au tournage on ait chacun notre part de réalisation. Quand on parle de co-réalisation pour ce film, c'est d'une co-paternité qu'il s'agit. On a travaillé des années à la scénarisation. Ça s'est poursuivi pendant les étapes du montage et de la finition. Il y avait un partage des pouvoirs. Somme toute, c'est un film à deux personnes. »

Un rôle stimulant

Viendrait-il à un homme malade l'idée de faire un film? leur demandai-je naïvement.

C'est possible, répondent les deux cinéastes. François Bouvier se souvient quant à lui que l'idée lui a déjà traversé l'esprit à l'occasion d'une maladie (pas fatale, heureusement). Son collègue est convaincu que certains individus, placés dans cette situation, éprouvent le besoin de témoigner.

« Ça correspond à quelque chose de très intime et de très vrai. Si tu apprends que tu vas mourir, il y a tellement de choses que t'as pas faites ou que t'as pas dites. C'est un moment assez privilégié pour le faire. Pour dire des choses qui ont été retenues ou refoulées. »

Mais l'interprète de Jacques dans le film ajoute aussitôt :

« Je ne crois pas que je ferais un film. Jacques est un peu exhibitionniste; du moins, il est très égocentrique. »

Comment est-ce qu'on se sent dans la peau d'un personnage qui est en train de mourir?

« C'est dur mais en même temps, c'est stimulant. Ce que je



photo Denis Courville, LA PRESSE

Jean Beaudry et François Bouvier

trouvais stimulant, c'était de savoir que, quand je n'étais plus Jacques, j'étais encore vivant. Je savais que j'allais mourir un jour et ça me donnait le coup de pied au derrière pour me dire que je n'avais plus de temps à perdre. Côté travail, il y avait des choses exigeantes, difficiles. J'avais jeûné pendant les deux semaines avant le début du tournage. J'étais faible et fatigué. Pendant le tournage, je n'ai pas mangé, j'ai pris des jus jusqu'à la fin. J'avais froid. Le soir, je couchais dans le lit de Jacques. Je passais les nuits dans l'appartement. Pour être plus près de la chambre et des objets. Mais aussi, il fallait que quelqu'un reste pour garder l'appartement parce que nous n'avions pas d'assurances. »

Payé chèrement

Montrer des émotions dans un film, surtout dans le cas d'un personnage masculin, n'est pas toujours facile. Pour François Bouvier, le scénario n'était finalement qu'un prétexte pour exprimer ce qu'on n'exprime pas habituellement. Cette scène, par exemple, où le père et son fils s'avouent qu'ils s'aiment lui a été inspirée par une situation semblable (mais à l'inverse) avec son propre père alors atteint du cancer.

« Je suis tellement content de cette scène, admet Jean Beaudry. C'était comme un gageure. C'est quasiment un cliché, celui du père québécois. C'était dangereux. En plus, on l'a faite à la limite de la vidéo, en plan large, avec peu de définition, à contre-jour, à la limite de la distorsion. Et puis, finalement, je ne sais pas trop comment ça se fait, mais ça marche! »

Quand je leur demande s'ils estiment représenter la relève, ils me répondent : « Est-ce que le cinéma québécois était par terre? »

Respectivement, ils ont 35 ans (Bouvier) et 37 ans (Beaudry). En fait de relève, il faut avouer qu'elle a déjà été plus précoce. D'ailleurs, *Jacques et novembre* est leur quatrième film.

« Ce film-là part de nous, sans encadrement et sans contrainte, conclut fièrement François Bouvier. Je me demande si des jeunes cinéastes travaillant dans des conditions aussi libres ne feraient pas eux aussi des choses aussi surprenantes. Mais, en même temps, cette liberté-là, on l'a payée quasiment de notre peau. Il a fallu tenir notre bout. On n'était pas toujours sûr qu'on avait raison. Je pense qu'on ne s'est pas trompé. »

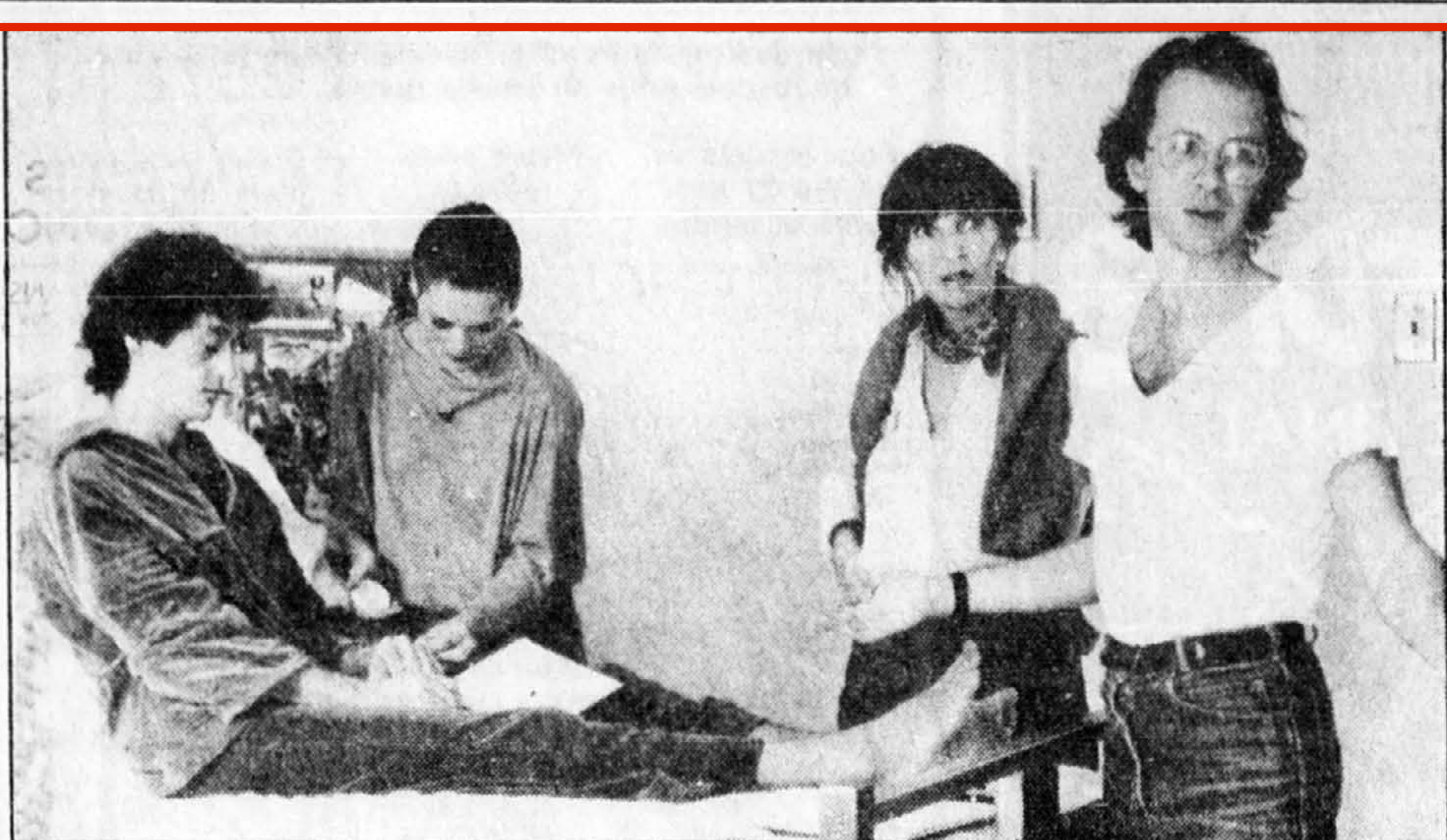


Photo de tournage de « Jacques et novembre ».

« JACQUES ET NOVEMBRE » ET « L'AMOUR À MORT »

La mort apprivoisée

■ Un jeune homme va mourir. Il ne lui reste plus qu'un mois à vivre. Il décide de l'employer à tourner son journal. Sur vidéo et avec l'aide d'un camarade, celui-ci équipé d'une caméra 16 mm. Voilà, en gros, le sujet très simple de *Jacques et novembre*.



LUC PERREAULT

Comment se fait-il que ce film, tourné dans des conditions fort précaires réussit à faire passer son message? C'est peut-être justement parce qu'il n'affiche pas des moyens considérables qu'il réussit à provoquer un tel sentiment d'urgence et une telle charge d'authenticité. Il y a ici une adéquation parfaite entre le fond et la forme.

D'abord, cette caméra vidéo placée en face de Jacques. À travers son objectif, se dissimule l'œil du spectateur. Celui-ci devient le témoin privilégié de sa maladie (laquelle ne sera d'ailleurs jamais clairement établie). Quand il se confie à la caméra — par exemple pendant cette scène d'un comique irrésistible où il calcule son emploi du temps depuis qu'il est au monde —, Jacques se parle à lui-même mais en même temps, il cherche à communiquer avec les autres. La caméra devient ainsi un instrument privilégié de communication dans ses mains. Elle lui permet d'exprimer ce qu'il a de plus intime (sa douleur, par exemple) et de transmettre aux autres ce que fut sa vie, ce qu'est sa maladie.

Jacques et novembre n'est pas un film déprimant sur la mort. C'est au contraire un film stimulant sur la vie. Jacques est habité par le besoin d'éclaircir tout ce qui était jusqu'ici resté à demi conscient dans son esprit. Il avoue à son père qu'il l'aime et il le force à faire le même aveu. Il analyse les motifs qui ont abouti à l'échec de sa relation avec son ancienne compagne. « Au début, dit-il, j'avais l'impression d'être dans un bain chaud. Mais, petit à petit, l'eau du bain s'est refroidie. » L'image est cruelle mais combien juste aussi.

D'autres images possèdent la même intensité. Celle de l'arbre auquel s'identifie Jacques et que la caméra va retrouver dans les plis et les poils de son abdomen. Pourquoi mourir à 30 ans quand un arbre vit encore après 150 ans? se demande-t-il. Et si l'on

pouvait sentir, comme un arbre, ses racines plonger dans la terre? Un cactus pousse lentement aussi. Jacques en possède plusieurs dans son appartement qu'il continue à arroser soigneusement. Et qui lui survivront. Comme lui survivra son journal, témoignage de ce qu'il fut. Ni héros ni martyr. Mais un homme, et admirable en plus.

Jacques et novembre s'arrête au seuil de la mort. On ne verra pas l'image tragique de Jacques en train de faire le grand saut. Le personnage du film d'Alain Resnais, lui, meurt dans la première séquence. Pour ressusciter presque aussitôt. Un cas rarissime. Un de ceux qui ont suscité récemment une telle littérature sur la vie après la mort.



Sabine Azema et Pierre Arditi dans « L'Amour à mort ».

Y a-t-il une vie après la mort? Voilà une bonne question à se poser. Les religions y répondent par l'affirmative. Mais il faut avoir la foi pour y adhérer. Alain Resnais, avec l'aide de Jean Gruault, son scénariste attitré depuis *Mon oncle d'Amérique*, veut poser le problème en dehors du cadre habituel de la religion. Existe-t-il un au-delà laïc? se demande Resnais. Toute la démarche d'Elisabeth, personnage central de ce film, est basée sur cette hypothèse.

Simon est agnostique, de même qu'Elisabeth, sa maîtresse. Ils s'aiment. Ils ont le sentiment qu'ils ne pourront jamais en cette vie connaître un plus grand bonheur que ce qu'il ont déjà vécu.

Aussi, au moment où Simon s'apprête à expirer définitivement, Elisabeth lui fait-elle la promesse de le suivre dans l'au-delà.

« Ma religion, c'est Simon », dirait-elle à ses amis pasteurs.

Le débat intérieur qui s'engage alors dans la tête d'Elisabeth suit une logique implacable. Si l'au-delà existe, comme Simon a pu l'entrevoir lors de sa première « mort », c'est donc que la vie n'est qu'un passage, une rivière à traverser. Le suicide, dans ce contexte, devient un geste non pas de désespoir mais d'amour. Accomplir ce geste, pour Elisabeth, équivaut à adresser à Simon un signe de fidélité.

De même que *Jacques et novembre* se veut un film d'espoir, *L'Amour à mort* représente, dans un autre contexte, une œuvre optimiste. Ces films, chacun à leur façon, tentent d'apprivoiser la mort. Le premier en montrant que chaque vie trouve un prolongement ici bas. L'autre en sou-

tenant que la mort n'est peut-être pas la fin de tout mais un commencement.

D'ailleurs, en ponctuant chaque séquence d'un intervalle en noir parsemé de mystérieuses taches blanches, Resnais a peut-être voulu donner au spectateur l'espace suffisant pour le laisser imaginer cet au-delà qui ne serait ni un paradis ni un enfer. Sabine Azéma, vêtue de rouge, face à Pierre Arditi, vêtu de noir, incarnent les deux thèmes majeurs du film: la passion face à la mort. Ce sont également les couleurs de l'anarchie et de la révolution. Deux couleurs qui conviennent admirablement à Resnais.

JACQUES ET NOVEMBRE, de Jean Beaudry et François Bouvier, à L'Autre Cinéma.

L'AMOUR À MORT, d'Alain Resnais, à l'Outremont (à L'Autre Cinéma, à compter du 23).

EN PRÉMIÈRE

ATTENTION, UNE FEMME PEUT EN CACHER UNE AUTRE

Film français (1983) de Georges Lautner. Scénario: Jean-Loup Dabadie. Images: Henri Decae. Montage: Michelle David. Musique: Philippe Sarré. Avec: Miou-Miou, Roger Hanin, Eddy Mitchell, Charlotte de Turckheim, Dominique Lavanant, Rachid Ferrache, Renée Saint-Cyr. 107 min. *Parisien 2*, *Greenfield 3*, *Laval 5* et *Versailles 3* (Pour tous).

Une infirmière, Alice (Miou-Miou), entretient deux ménages, l'un à Paris, l'autre à Trouville. Trois jours par semaine à Paris, elle vit avec un pilote de ligne et leur enfant de dix ans. Les quatre autres jours, à Trouville, elle vit avec un professeur et leurs deux enfants. Quand les deux maris vont découvrir le pot aux roses, ça va barder!

L'AMOUR À MORT

Film français (1984) d'Alain Resnais. Scénario: Jean Gruault. Images: Sacha Vierny. Montage: Albert Jurgenson, Jean-Pierre Benard. Musique: Hans-Werner Henze. Avec: Sabine Azéma, Fanny Ardant, Pierre Arditi, André Dussollier, Jean Dasté, Genevieve Mnich, Jean-Claude Weibel, Lou Castel. 92 min. *Outremont* (Pour tous).

Déclaré mort par son médecin de famille à la suite d'un malaise cardiaque, Simon reprend soudainement vie, pour la plus grande joie d'Elisabeth, sa compagne de fraîche date. Mais Simon est obsédé par la mort et par l'expérience qu'il a vécue. Au moment d'expirer définitivement dans les bras de celle qu'il aime, celle-ci lui fait la promesse de le suivre dans la

mort. Un couple ami tentera de lui faire changer d'idée.

CANNE AMÈRE

Film américano-haïtien (1984) de Jacques Arcelin. 75 min. *Outremont* (Pour tous).

Tourné dans la clandestinité à Haïti même et aux États-Unis, ce documentaire fait le point sur la situation économique et politique de Haïti. On y trouve également un exposé historique sur l'île portant en particulier sur l'occupation américaine, de 1915 à 1934. Le réalisateur Jacques Arcelin a interrogé plusieurs représentants de la communauté haïtienne dont le porte-parole du Mouvement haïtien de libération.

EVIL JUDGEMENT (Une sentence diabolique)

Film québécois (1984) de Claude Gauthier. Scénario: Michael Prandol. Images: Roger Racine, Mario Romanini. Montage: Susan Shanko, Gerald Vansier. Musique: Corky Laing. Avec: Pamela Collyer, Jack Langedyk, Susan de Laurentis, Nanette Workman, Walter Lassy. 92 min. En v.o. à *La Cité 2*; en v.f. aux *Fleur de lys*, *Greenfield 2*, *Laval 5* et *Versailles 2* (18 ans).

Irritée par l'esprit possessif et les sautes d'humeur de son amant, Janet, serveuse dans un restaurant de troisième ordre, décide de se prostituer pour un soir. Mais sa drague est interrompue par l'assassinat de son amie April. Quand elle-même se réveille à l'hôpital, Janet se voit accusée de tentative de suicide. Avec l'aide de son amant,

elle tentera de mettre de l'ordre dans cette sombre histoire.

LE FUTUR EST FEMME (Il Futuro e' donna)

Film franco-italien (1984) de Marco Ferreri. Scénario: Marco Ferreri, Dacia Maraini, Piera Degli Esposti. Images: Tonino Delli Colli. Montage: Ruggero Mastroianni. Musique: Carlo Savina. Avec: Ornella Muti, Hanna Schygulla, Nelsi Arrestrup, Maurizio Donadoni, Michele Boveri, Ute Cremer. V. fr. 103 min. *Parisien 3* (Pour tous).

Anna et Gordon s'aiment. Ils ont décidé de ne pas avoir d'enfant car ils ont peur de l'avenir menacé par la bombe atomique. Un jour, au bal où ils vont souvent avec un groupe d'amis, ils rencontrent Malvina, une fille solitaire, nomade, enceinte de six mois. Ils l'invitent à vivre avec eux. Mais l'amour à trois n'est pas de tout repos. Malvina caresse l'idée en parlant de laisser son enfant aux deux autres.

GARBO TALKS

Film américain (1984) de Sidney Lumet. Scénario: Larry Grusin. Images: Andrzej Bartkowiak. Montage: Andrew Mohdsheg. Musique: Cy Coleman. Avec: Anne Bancroft, Ron Silver, Carrie Fisher, Catherine Hicks, Steven Hill, Howard De Silva, Dorothy Houdon, Harvey Fierstein, Hermione Gingold. 104 min. *Place Ville-Marie 1* (Pour tous).

Il n'y a rien qui ne fait plus de bien à Estelle Rolfe, une femme d'âge mûr vivant à New York, que de verser quelques larmes en allant voir un vieux film de Greta Garbo. Comme elle s'identifie à toutes les grandes causes, il lui arrive souvent

d'être arrêtée par la police au cours d'une manifestation. Mais son rêve est de rencontrer un jour la grande Garbo. Son fils Gilbert aimerait bien l'aider à le réaliser.

JACQUES ET NOVEMBRE

Film québécois (1984) de Jean Beaudry et François Bouvier. Scénario: Jean Beaudry et François Bouvier avec la collaboration de Claude Larocque et Marcel Simard. Images: Serge Giguère, Claude de Maisonneuve. Montage: Jean Beaudry. Musique: Michel Rivard. Avec: Jean Beaudry, Carole Fréchet, Marie Cantin, Pierre Rousseau, Reine France, Jean Mathieu. 72 min. *L'Autre Cinéma* (Pour tous).

Atteint d'une maladie incurable, Jacques (31 ans) décide de confier à une caméra vidéo le journal intime de son dernier mois de vie, novembre. Au milieu de ses amis et de ses cactus, il fait le bilan de sa trop brève existence.

OH GOD! YOU DEVIL

Film américain (1984) de Paul Bogart. Scénario: Andrew Bergman. Images: King Baggot. Montage: Andy Zali. Musique: David Shirr. Avec: George Burns, Ted Wass, Ron Silver, Roxanne Hart, Eugene Roche, Robert Desiderio. 96 min. *La Cité 1*, *Kent 2*, *Palace 2* et *Dorval 2* (Pour tous).

Incarnant Dieu à l'écran pour la troisième fois, l'acteur George Burns avait un adversaire de taille en la personne du diable, incarné également par lui-même. Pour ajouter un peu de crédibilité à cette entreprise, on a mis à l'essai une nouvelle technique baptisée « Introvision ». Une caméra d'avant-gar-

de et une double projection par l'avant permettent de montrer le diable marchant derrière Dieu, c'est-à-dire George Burns tournant autour de lui-même. L'enjeu de ce duel: l'âme d'un pauvre humain, compositeur de musique rock.

PURPLE RAIN

Film américain (1984) d'Albert Magnoli. Scénario: Magnoli et William Blinn. Images: Donald L. Thorin. Montage: Magnoli. Musique: Roger Loubet. Avec: Victor LaRoux, Jacques Dufranc, Marion Peterson, Jacqueline Maillon, Jean-François Stévenin, Michel Galabru, Andréa Ferrel, Jacques Dufranc, Jean-Luc Bideau, Emmanuelle Riva, Dominique Lavanant. 109 min. *Berri 4* (18 ans).

Prince — dont c'est le premier film — incarne un jeune musicien extrêmement doué qui en arrache pour se faire un nom. Tout va mal. À la maison. Dans les boîtes où il travaille. Il rencontre la superbe Apollonia. Elle lui tombe dans l'œil. Mais il a un rival. Les chansons du film sont de Prince. Évidemment.

LE TRÉSOR DES QUATRE COURONNES (The Treasure of the Four Crowns)

Film américain (1983) de Ferdinando Baldi. Scénario: Lloyd Battista, Jim Bryce, Jerry Lazarus. d'après un sujet de Tony Pelito et Gene Quintano. Images: Marcello Masciocchi et Giuseppe Ruzzolini. Montage: Franco Fraticelli. Musique: Ennio Morricone. Avec: Tony Anthony, Ana Obregon, Gene Quintano, Francisco Rabal, Jerry Lazarus, Emiliano Redondo. 99 min. *Décarie 1*, *Cinéma de Paris*, *Brossard 3* (14 ans).

Ce film d'aventures en 3-D débute par 20 minutes sans dia-

logues: on y voit le héros, Stricker, en quête d'une vieille clef dans un château espagnol. L'ayant trouvée, il part à la recherche de deux vieilles couronnes ornées de boules d'or représentant le bien et le mal et dont l'origine remonterait à l'époque des Wisigoths. Les 40 dernières minutes coïncideront avec l'assaut d'une forteresse où sont conservées les couronnes. Si ce résumé rappelle *Raiders of the lost Ark*, ce n'est pas une coïncidence.

Y A-T-IL UN FRANÇAIS DANS LA SALLE?

Film français (1982) de Jean-Pierre Mocky. Scénario: Jean-Pierre Mocky, Frédéric Dard, d'après le roman de Dard (série San Antonio). Images: Michel Keltner. Montage: Catherine Renault, J.-P. Mocky, Marc Cavé. Musique: Roger Loubet. Avec: Victor LaRoux, Jacques Dufranc, Marion Peterson, Jacqueline Maillon, Jean-François Stévenin, Michel Galabru, Andréa Ferrel, Jacques Dufranc, Jean-Luc Bideau, Emmanuelle Riva, Dominique Lavanant. 109 min. *Berri 4* (18 ans).

Le leader de l'opposition découvre après le suicide de son oncle qui l'a élevé que ce dernier s'était réfugié depuis la guerre dans une maison de campagne un maître chanteur détenteur d'un secret susceptible de briser sa carrière. Son aventure avec une adolescente tournant au tragique, il trouve l'énergie et le courage de lancer une campagne politique qui se soldera par le renversement du gouvernement au pouvoir.